



**Érika Soucy** se frotte à la réalité des chantiers  
Page F 3



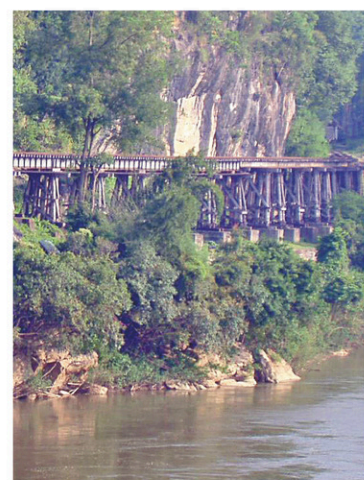
**Yves Gingras**, ou la science en l'absence de Dieu  
Page F 6

# LIVRES

CAHIER F › LE DEVOIR, LES SAMEDI 27 ET DIMANCHE 28 FÉVRIER 2016



SOURCE ISTOCK / DESIGN TIFFET



WIKIMEDIA

Une section de la «voie ferrée de la mort» en Thaïlande

ÉTRANGER

## Richard Flanagan, au cœur des ténèbres

*La route étroite vers le Nord lointain* fait revivre l'enfer d'un camp de travail japonais

CHRISTIAN DESMEULES

Après la chute de Singapour en février 1942, poussé par le rêve fou de la conquête du Raj britannique, le Japon entreprend de construire à toute vitesse une voie ferrée longue de 415 kilomètres à travers la Thaïlande pour rejoindre la Birmanie britannique. Cent mille travailleurs asiatiques (Tamouls, Chinois, Javanais, Malais, Thaïs et Birmans) et trente mille prisonniers de guerre occidentaux seront mobilisés jour et nuit en pleine mousson pendant un peu plus de deux mois.

Des milliers d'hommes à demi nus «projetés dans un univers où ils vivaient comme des fourmis», asservis, au service de la Ligne. Au service de l'Empereur, selon leurs bourreaux japonais, pour expier la honte d'avoir été capturés vivants. Un univers de mauvais traitements, de maladies tropicales, d'insomnie et de putréfaction digne de *L'enfer* de Dante, où cinquante, cent ou peut-être deux cent mille de ces travailleurs réduits à l'esclavage auraient laissé leur peau.

C'est sur le tracé de cette «voie ferrée de la mort» qu'a été construit le fameux pont sur la rivière Kwaï — un épisode immortalisé par le roman de Pierre Boulle et le film de David Lean.

Voici le cadre de *La route étroite vers le Nord lointain*, le sixième roman de l'Australien Richard Flanagan, couronné en 2014 par le prestigieux Man Booker Prize. Une plongée au cœur des ténèbres de la guerre, de l'amour et de l'âme humaine. Terrible et somptueux.

**Une histoire d'amour et de mort**

Né en 1961 en Tasmanie, ancienne prison à ciel ouvert au sud-est de l'Australie, Richard Flanagan est encore peu connu mais il a quelques antécédents: *Le livre de Gould* (Flammarion, 2005), *La fureur et l'ennui* (Belfond, 2008) et,

VOIR PAGE F 4 : TÉNÈBRES

# Le corps noir de l'histoire

Ta-Nehisi Coates montre comment la condition noire demeure un enfer aux États-Unis

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

« Il n'y a rien d'exagéré dans ce que j'écris là. Les Américains vouent un culte à la démocratie, au point qu'ils ont très peu conscience de l'avoir parfois trahie », écrit crûment Ta-Nehisi Coates dans l'admirable *Une colère noire*.

Nul besoin d'entendre Toni Morrison, Prix Nobel de littérature, affirmer qu'il existe un lien de continuité entre l'œuvre de Ta-Nehisi Coates et celle de James Baldwin: on le perçoit tout de suite comme une évidence manifeste. Voici un intellectuel américain de première valeur. Le lisant, personne ne s'y trompe.

Ta-Nehisi Coates est né en 1975 à Baltimore, une ville désindustrialisée dans l'après-guerre où, comme chacun le sait, le racisme secoue toujours la vie sociale. Coates est connu comme correspondant du magazine de centre gauche *The Atlantic*. *Between the World and Me*, traduit en français sur le titre d'*Une colère noire*, a reçu le National Book Award 2015.

Ce livre, remarquable de concision, reprend la formule connue de la «lettre à mon fils». Mais il ne s'agit justement pas ici à proprement parler d'une formule. Cet

écrivain, disons-le franchement, possède une voix, un style. Sa compréhension du monde, éprouvée dans sa chair même, il sait la rendre à l'encre des mots.

Voici donc un père noir qui essaye d'expliquer les racines de la douleur noire en Amérique. «Je te le dis: cette question — comment vivre avec un corps noir dans un pays perdu dans le Rêve — est la question de toute ma vie, et cette quête, je l'ai comprise, trouve au bout du compte sa réponse en elle-même.»

Ce pays états-unien, rappelle Ta-Nehisi Coates, est fondé sur le pillage et la violence. «Au début de la guerre de Sécession, nos corps volés valaient quatre milliards de dollars, plus que toute l'industrie américaine, tous les chemins de fer américains, tous les ateliers et toutes les usines, et l'excellent produit créé par nos corps volés — le coton — était la principale ressource d'exportation de l'Amérique. Les hommes les plus riches du pays vivaient dans la vallée du Mississippi, et ils amassaient leur richesse sur nos corps volés.»

Le corps est ici placé au centre d'une écriture lancinante. Coates fait du corps noir un point de gravité. «Tout ce qui fonde l'histoire de ce pays contredit ce que tu es.»

En 1863, les noirs n'appartiennent pas à l'histoire officielle du

pays, rappelle-t-il. Le «gouvernement du peuple» n'inclut pas ce peuple-là. L'Amérique croit en la réalité de la race. Mais la race, comme le souligne Ta-Nehisi Coates, «naît du racisme, et non le contraire».

En 1865, à la fin de guerre, le hold-up commis sur tant de vies est terminé. Mais un siècle et demi plus tard, comment se fait-il que les prisons soient bondées de Noir, que les assassinats en pleine rue de simples citoyens de cette communauté se perpétuent, même au temps où un président noir se trouve à la Maison-Blanche?

L'écrivain démonte les réalités sociales du monde noir américain. «La peur était visible parmi les grandes gueules de mon quartier, ces gamins avec leurs grosses bagues et leurs grosses médailles, leurs énormes blousons et leurs longues vestes en cuir à col de fourrure, qui leur servaient d'armure face au monde. [...] Quand je repense à ces gamins, tout ce que je vois c'est de la peur; je les vois se préparer au combat contre les fantômes de ce passé tragique au cours duquel les bandes du Mississippi encerclaient leurs propres grands-pères et allumaient les branches du corps noir comme des torches, avant de les arracher.»

VOIR PAGE F 4 : NOIR

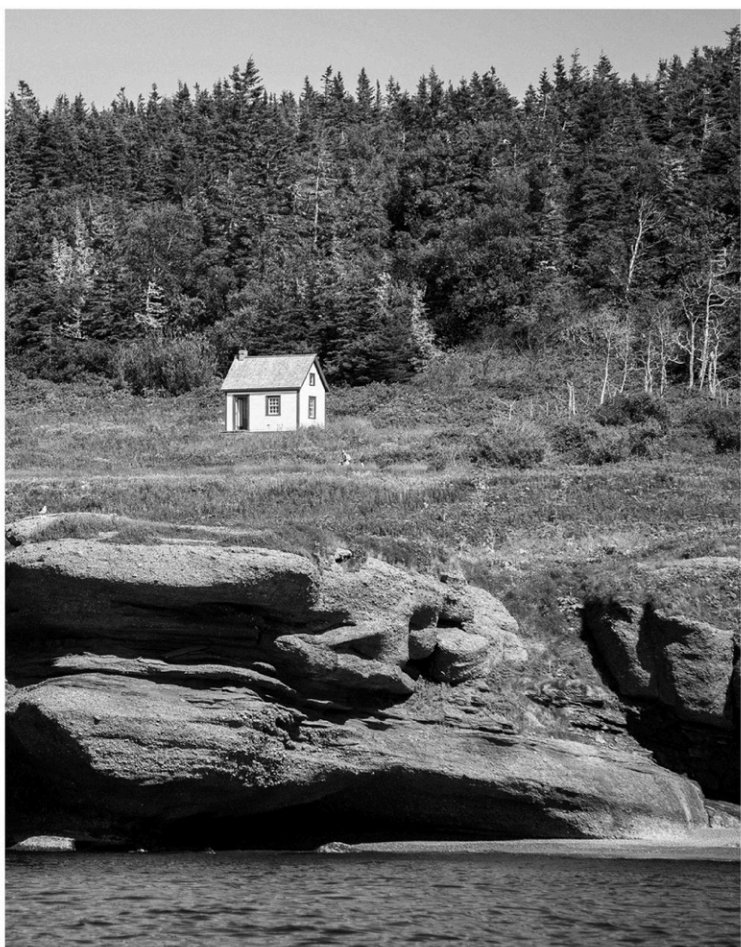


ANNA WEBBER AGENCE FRANCE-PRESSE

Ta-Nehisi Coates est né à Baltimore.

«Tout ce qui fonde l'histoire de ce pays contredit ce que tu es»

## LIVRES



OLIVIER ZUIDA LE DEVOIR

Dans ce deuxième volet, le poète suit l'étrange périple du poème tel un chemin qui menerait jusqu'en bord de mer.

## POÉSIE

## La maison « mer »

Normand de Bellefeuille dévoile ses matériaux poétiques afin d'en révéler la liberté, et ce qui s'en échappe

HUGUES CORRIVEAU

Poursuivant son *Catalogue affectueux*, Normand de Bellefeuille approfondit son investigation de ce qu'est pour lui un poème, inscrivant son « Art poétique » dans la pratique même, au cœur de sa pensée en action. Après avoir été *Une maison de long séjour*, dans le premier volet de sa trilogie, voici que, dans le second, *Le poème est une maison de bord de mer*. L'auteur avoue que ses textes auraient pu s'intituler *Tentative d'autobiographie poétique non autorisée*, ou plus précisément *Pour une théorie générale de la mélancolie*, révélant ainsi l'impudeur de se livrer tout entier à la pertinence de la littérature.

L'intelligence de ce travail n'est plus à démontrer, non plus que la grande maîtrise de la répétition, matrice fondamentale de l'écriture du poète obstiné qui martèle, comme en des incantations, les mots qu'il affectionne, les vers qui portent en eux une extrême lucidité. Alors, la pensée ne fuit pas, elle se fait musique: «*Comme des larmes sur la page / croches et soupirs / comme une marche / dans la phrase / cadences rompues / ou cadences parfaites.*» Le poème serait alors «*une aventure de vérité*», entre ombre et lumière, silence et écriture, inquiétude et don.

Les poèmes de Normand de Bellefeuille ne cessent de remettre leur existence en question, donc leur fondement, leur inutilité essentielle et leur fabrique. Ces poèmes «*affectueux*» sont d'une tendresse si profonde et constante qu'une réelle émotion nous en vient, monte en nous au fur et à mesure, comme si les confidences ou les retouches théoriques avaient l'art de creuser jusqu'au cœur l'émotion d'un savoir enfoui. Jusqu'à rappeler, même, le mot «*effroi*» qui sous-titrait sa dernière trilogie: «*Ça apeure / parfois /*

*sans qu'on sache / vraiment pourquoi / les mots, le rythme / mais la peur est là / au cœur du poème / et peu importe / ce dont il parle / la peur demeure / sournoise / rampante / de cœur à cœur.*»

Toute rigueur incluse, on se met à chercher une définition du poème, alors qu'il ne saurait aller que là, au bout de lui-même, répétant sans cesse son hésitation à s'affirmer. Normand de Bellefeuille connaît bien les implications de la quête qui le mène, recueil après recueil, au-devant des échos sonores. Le poète est alarmé, piétine d'inquiétude, mais nous entraîne tout de même, au détour d'un chant durassien ou de la vision franche d'un Beckett, sur un trajet qui mène au «*véritable poème de bord de mer / celui qui ébranle / celui qui déplace / celui qui détériore / toutes les certitudes / de l'acte même / d'écrire.*» Lancinante et fascinante variation musicale que ce rythme.

Normand de Bellefeuille hypnotise, littéralement, son lecteur et le conduit, au prix du déséquilibre, jusqu'à la précarité du sens qui sera avec lui, sauvé, *in extremis*. «*Dans la tiédeur apaisante / de la maison de bord de mer / j'ai recommencé à croire [...] / au très ordinaire / bonheur de vivre / j'ai compris que le poème / c'est imaginer juste.*», confie-t-il.

A nous de l'y suivre jusqu'au plaisir de lire un grand livre. Je m'en voudrais de ne pas souligner la superbe œuvre de Pierre Fortin en couverture qui offre à voir une barque, coquille de noix, porteuse d'étrangeté.

Collaborateur  
Le Devoir

**LE POÈME EST UNE MAISON DE BORD DE MER**  
CATALOGUE AFFECTUEUX DEUX  
Normand de Bellefeuille  
Le Noroît  
Montréal, 2016, 166 pages

## Les liens du sang

Elsa Pépin signe un premier roman tout en contrastes avec *Les sanguines*

DANIELLE LAURIN



«**Q**uand elles étaient côte à côte, une seule pouvait exister.» Deux sœurs. L'aînée, prénommée Avril: solaire, aérienne, papillonnant sans cesse. La préférée des parents, de la mère, surtout. Et Sarah, introvertie, fuyante jusqu'à l'invisibilité, vilain petit canard ayant appris à vivre à l'ombre de sa grande sœur, ce «*chef-d'œuvre*» incarné. Deux sœurs devenues adultes, que tout sépare.

C'était avant. Avant qu'Avril soit frappée par la foudre: un diagnostic de leucémie rare, virulente, mortelle. Les traitements de chimio s'avèrent impuissants. Reste la greffe de moelle osseuse. Sarah, unique personne compatible dans la famille, acceptera-t-elle ce don? Et puis, en cas d'échec, cette célibataire sans enfant voudra-t-elle, pourra-t-elle, veiller sur les deux fillettes de sa sœur?

Le dilemme de Sarah est au cœur du roman. Valse-hésitation. Effroi, au moment de trancher. «*Son vertige vient de là, de cette impossible transmission de ce qu'elle ressent, de ce qui l'empêche de respirer quand elle pense à Avril. Une pierre dans ses poumons. Leur amour plombé, la distance infranchissable, ça n'a rien à voir avec l'opération.*»

Ou, dit autrement: «*Je me sens juste... loin de ma sœur. C'est un peu bête à dire, mais c'est comme si sa maladie nous forçait à nous réunir. Pouvez-vous imaginer que votre propre sœur vous soit plus étrangère que, disons, une Islandaise d'un autre siècle? Je ne vois pas pourquoi je subirais cette éprouvante transfusion alors que je ne partage pratiquement rien avec elle.*»

Au fur et à mesure que la situation évolue, on verra se transformer la relation entre ces deux sœurs si dissemblables, dont les affinités sont aussi rares que «*les diamants dans le fleuve Saint-Laurent*». L'équilibre va basculer. Nécessairement.

*Les sanguines* rend compte avec dureté parfois, avec délicatesse aussi, de cette transformation, de ce basculement.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Dans *Les sanguines*, Elsa Pépin a trouvé le ton juste: pas de faux-fuyants, l'auteure y va à fond dans les différends, les récriminations, la tension.

Elsa Pépin a trouvé le ton juste: pas de faux-fuyants, l'auteure y va à fond dans les différends, les récriminations, la tension. Mais elle sait aussi semer des perles de sensibilité quand vient le temps.

## Se libérer des carcans

À côté, ou plutôt au travers de cette trame principale s'imisce une autre strate. Tout à coup, comme un cheveu sur la soupe, survient un texte en italique, dont on saisit qu'il s'agit d'un récit de nature scientifique. On y rend compte des expériences d'un jeune médecin français, en 1667, qui cherche à contrer l'aliénation chez l'humain au moyen de transfusions sanguines... provenant d'un animal.

Il y aura d'autres incursions du même type. Transfusions sanguines, expériences sur des cobayes humains nécessaires à l'évolution de la science, permettant de sauver des vies: tous ces récits tournent autour du même noyau dur.

On verra apparaître un personnage intrigant, lui-même atteint de leucémie, qui croyait

s'en être sorti grâce aux avancées de la science mais qui est rattrapé par la maladie et condamné à mourir. Cet homme aura un rôle insoupçonné dans le drame qui se joue entre les deux sœurs.

À cela s'ajoute une autre dimension dans *Les sanguines*: la présence constante de l'art. La nécessité de trouver sa propre voix artistique: c'est la situation que doit affronter le personnage de Sarah. La jeune femme est copiste: elle reproduit des chefs-d'œuvre pour gagner sa vie sous le manteau. Jusqu'à quand?

Elle a vécu un temps dans l'ombre d'un amant artiste qui l'a vampirisée, comme elle a vécu longtemps dans l'ombre de sa sœur. Les événements dramatiques vont l'amener à se questionner sur sa démarche artistique. Et sur sa façon de mener sa vie.

Sortir de sa cage, trouver sa voix, se libérer des carcans. C'était déjà des thèmes présents dans le recueil de nouvelles d'Elsa Pépin paru il y a deux ans, *Quand j'étais l'Amérique*. De même pour

les déchirements familiaux, l'emprise parentale. Dans *Les sanguines*, tout cela prend une ampleur palpable.

On aurait souhaité au passage que certaines scènes soient davantage exploitées. Que certains personnages (celui du mari d'Avril, par exemple) puissent vibrer davantage. Le sentiment, parfois, de rester sur sa faim: trop elliptique. Il y a dans ce livre une richesse romanesque, une densité, une complexité qui auraient gagné à être un peu plus développées.

Ce qu'on retiendra surtout, c'est la facilité avec laquelle l'auteure passe d'un registre à l'autre. Écriture fortement poétique, d'une belle élégance. Écriture au ras des pâquerettes, on ne plus concrète. Écriture froide, distanciée. Écriture du cœur, des sentiments. Écriture de l'étrangeté... Tout cela s'amalgame avec un remarquable doigté. *Les sanguines*, roman tout en contrastes, séduit par sa singularité.

## LES SANGUINES

Elsa Pépin  
Alto  
Québec, 2016, 168 pages

## ROMAN QUÉBÉCOIS

## Afrique paradis, Afrique enfer

Une femme part secourir son frère sur le continent et en revient transfigurée

DOMINIC TARDIF

Le mythique Gordon Gekko du Wall Street d'Oliver Stone et la courtière Anna, personnage principal de *L'absent*, troisième roman de la journaliste de Radio-Canada Nathalie Babin-Gagnon, auraient formé une belle paire d'arrogants. Pour la Québécoise installée à New York, il faut que les résultats viennent rapidement et que les gens à qui elle s'adresse lui offrent des réponses tout de suite, pas tantôt. La carrière exige d'être traitée comme la femme importante qu'elle voit dans le miroir.

Inquiétée par les lettres de plus en plus confuses et allégoriques que lui envoie un frère qu'elle a toujours materné, elle s'envole pour le pays africain (non identifié) où il œuvre depuis plusieurs années en tant qu'ingénieur au sein d'une ONG, persuadée que son intervention permettra de l'extirper de son inhabituelle torpeur.

Les réponses évasives et les menaces qu'elle essuiera ne mineront pas son opiniâtreté, bien qu'elles embrouillent rapidement l'enquête qu'elle mène au cœur d'une société gangrenée de toutes parts par la corruption, tant par des policiers malhonnêtes que par les factions violentes enrôlant des bambins afin d'exécuter leur sale besogne



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'espoir de Nathalie Babin-Gagnon a beaucoup en commun avec ces proverbes africains qui réconfortent un peu.

et méprisant le Blanc, dont il faut se venger féroce.

«*On me prévenait: la tentation serait grande parce qu'ici, la couleur de ma peau me procurait un tel pouvoir d'attraction que même un esprit sain, surtout dans un corps vigoureux de 25 ans, pouvait y perdre la tête.*», écrivait à son arrivée sur le continent noir le frère Bertrand, dans un extrait de son journal intime, clé de voûte du mystère que tente d'éclaircir Anna, et dont de larges extraits ponctuent tout le livre. «*Je comprenais et je me disais que jamais je ne tomberais dans le panneau.*»

## La transfiguration d'Anna

À l'instar du *Journal d'un coopérant* du cinéaste Robert Morin (très pessimiste faux documentaire paru en 2010), *L'absent* ausculte comment sexe, pouvoir et argent se confondent et s'entremêlent lorsque des Occidentaux mettent le pied dans les villages démunis, là où le visage blanc devient symbole d'un éventuel pont vers une vie meilleure. Différence notable et significative entre les deux œuvres: le ton de Nathalie Babin-Gagnon se teinte d'un désir de croire en la possibilité d'une union sincère entre une Africaine

et un Québécois, malgré la suspicion qu'elle suscite.

Au contact d'une Afrique enfer, mais aussi d'une Afrique paradis, Anna se dépourra donc de ses oripeaux de froide parvenue n'ayant jamais connu la félicité de l'amour. On connaît la chanson. «*Et si Bertrand avait raison et que les vieux édifices foisonnaient de richesses, d'histoires enfouies et de trésors évanouis?*» se demande-t-elle en se rappelant la visite d'un vieux couvent vide, qui l'avait laissée de glace. «*Elle en éprouvait des regrets.*» La plupart des personnages qui l'entourent sont confectionnés à partir du même bac à stéréotypes, de l'enfant-soldat devenu bienveillant après avoir été tiré de l'horreur, jusqu'à la Française friquée et pédante ne pensant qu'à son propre nombril.

L'espoir de Nathalie Babin-Gagnon, aux yeux de qui la tragédie a le pouvoir de transfigurer les êtres et d'ouvrir les cœurs même les plus racornis, a au fond beaucoup en commun avec ces proverbes africains qui réconfortent un peu, à condition que les idées qu'ils véhiculent ne bousculent pas trop notre vision du monde.

Collaborateur  
Le Devoir

## L'ABSENT

Nathalie Babin-Gagnon  
XYZ  
Montréal, 2016, 256 pages

## LIBRAIRIE

ACHAT À DOMICILE  
514-914-2142



## GALERIE

ESPACE LOCATIF  
DISPONIBLE

Fonds universitaires :  
• Littérature, Philosophie,  
Sciences humaines  
• Pléiade

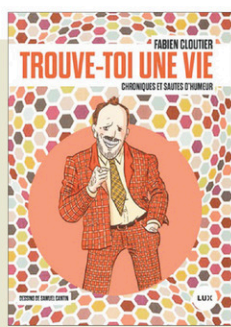
Art québécois et international  
Livres d'art et livres d'artiste  
Livres anciens avant 1800  
Automatistes, Éditions Erta,  
Refus Global...

Bel espace chaleureux pour  
artistes en arts visuels  
• Consultez notre site web  
pour les tarifs 2016

Salle disponible sans frais  
pour lancement de livre ou  
autre événement littéraire

1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal  
Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848  
www.bonheurdoccasion.com

## LITTÉRATURE

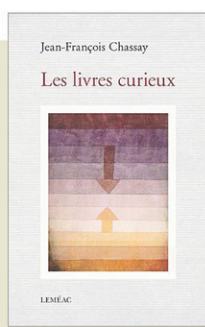


## CHRONIQUES

**TROUVE-TOI UNE VIE**  
CHRONIQUES ET SAUTES D'HUMEUR  
Fabien Cloutier  
Lux éditeur  
Montréal, 2016, 144 pages

Le coquin, il n'a pas que la recette *Pour réussir un poulet* — c'est le titre de sa dernière pièce —, dans sa liste de compétences. Fabien Cloutier sait aussi très bien comment apprêter les restes, un talent qui distingue les bons cuisiniers de famille des mauvais et que le comédien, dramaturge, chroniqueur expose sans vergogne dans ce *Trouve-toi une vie*, assemblage des chroniques et sautes d'humeur qu'il a livrées dans les dernières années à l'émission *Plus on est de fous plus on lit* sur les ondes de Radio-Canada, tout en faisant croire qu'il parlait expressions populaires et régionalismes. Sur 144 pages, en passant par « *Bizouner* », « *Y ferme pas étanche* » ou « *C'est pas vargeux* », entre autres, on renoue donc avec la perspective caustique de ce fin observateur de nos petites misères sociales qui sait très bien comment varloper le présent, en titillant le détail, le paradoxe, l'incohérence ou en convoquant le fragment de culture populaire qui fait rire, souvent jaune. C'est du réchauffé, oui, habillé par des dessins de Samuel Cantin, qui, comme les mots posés sur le papier, reste malgré tout très appréciable.

Fabien Deglise



## ESSAI LITTÉRAIRE

**LES LIVRES CURIEUX**  
Jean-François Chassay  
Leméac  
Montréal, 2015, 272 pages

« *Contrairement au préjugé tenace, la curiosité me semble être la plus grande des qualités* », croit Jean-François Chassay, romancier et professeur de littérature à l'UQAM. Il a rassemblé avec *Les livres curieux* une quinzaine de textes qu'il a consacrés ces dernières années à des écrivains contemporains qui ont, pour la plupart, la réputation, elle aussi tenace, d'être « *difficiles* ». Il y examine le point de jonction entre littérature et les sciences dites exactes (avec José Carlos Somoza et la théorie des cordes, ou à partir des réflexions de Gertrude Stein sur la bombe atomique), se questionne sur l'érudition en tant que moteur de la narration (notamment chez Pierre Senges ou Victor-Lévy Beaulieu), ou aborde certaines des « *hypothèses extrêmes* » posées par la littérature (notamment chez Karoline Georges et Serge Lamothe). Un plaidoyer pour la science-fiction, le décloisonnement des savoirs et des genres — et bien entendu, pour la curiosité. Stimulant et accessible.

Christian Desneules



## POÉSIE

**QUELQUE CHOSE DU PAYSAGE**  
André Roy  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2016, 130 pages

*Quelque chose du paysage* nous offre l'occasion de revisiter des textes, pour la plupart déjà publiés, revus et corrigés par l'auteur. On y trouve des poèmes aussi anciens que 1983, et de plus récents de 2010, même quelques-uns réimprimés même en 2015. Bref, voici une publication luxueuse, c'est-à-dire telle que seul un auteur parvenu à un statut établi peut se permettre. Et qui aime cette poésie y retrouve de forts textes parlant des émois homosexuels du poète à Rome avec un jeune Italien au prénom assumé de Pierre-Paolo. Nous voyageons avec l'auteur de Montréal à Québec, en passant par Saint-Joseph-de-la-Rive. On y lira tout aussi bien « *le désir décomposé sous la lumière du soleil* », que « *quelque chose du péril / des orgies avant la fin du monde* ». On peut prendre, à Nanjing, « *un thé vert durant un été chaud / comme un poignard volant* », ou méditer, à Tokyo sur « *l'invisible sautant sur le sol, / la machine du ciel, / les ombres allumées, / les prières au temple Sengaku-ji, / la résurrection des chats / dans la blancheur d'une éternité* ». Il y a donc beaucoup à prendre ou à reprendre dans cette poésie très souvent parfaite, comme l'est la pensée claire qui saisit de la vie les émotions et les fulgurances.

Hugues Corriveau



## JEUNESSE

**UNE CACHETTE POUR LES BOBETTES**  
Andrée Poulin  
Druide  
Montréal, 2016, 32 pages

Tout commence lorsque Jacob voit sortir une bobette au bas de son pantalon. Un petit dessous perdu à la sècheuse et retrouvé en pleine cour d'école. Il la cache, mais Cédric la trouve et s'amuse à la brandir en classe. Heureusement, sa journée se termine bien. L'album aurait pu s'arrêter là, dans une finale toute simple et sans éclat, mais non. Poulin propose de vivre l'histoire du point de vue de trois autres personnages. D'abord Julia, qui arrive à l'école peinée d'avoir donné son chat en adoption. Puis, Monsieur Angelo, le concierge, débordé par un dégât dans la salle de bain. Et enfin, Cédric, petit malfaiteur dans toute cette saga. Ce récit permet de saisir les variations de points de vue selon qui on est et le bagage que l'on porte. Le trait rond, enjoué et très expressif de Boum rend avec intelligence l'atmosphère qui règne pendant cette journée. Le tout est présenté dans un format à l'italienne permettant d'étendre le paysage, ce qui colle bien à ce texte qui valorise l'ouverture d'esprit.

Marie Fradette



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

La langue est crue, un peu maniérée par moments dans sa façon de fétichiser l'oralité, et cela s'inscrit, on le comprend, dans le sillage de la démarche poétique de l'auteure Érika Soucy.

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## La fille à Mario

Entre enquête et lamento, *Les Murailles* se frotte à réalité des chantiers

CHRISTIAN DESMEULES

L'absence n'est pas toujours une source de douleur et de manque. Parfois, elle rime avec espace, liberté, oxygène, paix ou encore oubli.

« [Q]uand j'étais petite pis qu'il partait, longtemps ou pas longtemps, je m'en ennuyais pas. C'était plus compliqué qu'autre chose de l'avoir dans la maison. C'était lui, l'étranger, mais c'était nous autres qui étaients trop. » Comme une sorte de test, de retrouvailles éclair ou bien pour tenter tout simplement de

venue le voir dans le Nord, un poste fictif de commis de bureau le temps d'une semaine. « *J'aimerais, en quequ'part, me sentir chez nous. Commencer à comprendre, juste en voyant la terre de mon hublot, pourquoi les hommes autour de moi acceptent de passer leur vie icitte.* »

Tenant durant son séjour une sorte de journal fait de réflexions et d'observations, Erika, la narratrice de *Les Murailles*, premier roman d'Erika Soucy, poète née à Portneuf-sur-Mer sur la Côte-Nord en 1987, s'adresse à son amoureux resté à Québec, alors que leur petite fille est sur le point d'avoir un an. « *Je suis en route vers le mur qu'il a construit et qui nous sépare encore, vers là où il a sauvé notre peau. Parce que l'absence, c'était notre méthode pour passer au travers.* »

Posant ses maigres bagages (elle n'a apporté qu'un seul livre, les « *poèmes biologiques* » de Denis Vanier, *Une Inca sauvage comme le feu*), elle partage un premier constat: la plupart des hommes qu'elle aperçoit sur le chantier, pour qui elle est « *la fille à Mario* », ont la même démarche chaloupée que son père. « *Un genre de démarche d'obèse morbide plus saccadée* » qui vient, comprend-elle, avec les « *bottes à cap* ».

De cet homme absent, longtemps parti sur les chantiers de construction dans le Nord, acteur principal tyrannique d'une vie familiale dont il s'est exclu lui-même, Erika y voit la source de sa vocation de poète: « *Je fais de la poésie qui chauffe le cœur un peu, parce que ça fait vingt ans au-dessus qu'à chaque fois que mon père revient du Nord, il traîne un grand vent avec lui, un grand vent frette de février qui t'engourdit la gueule pis l'empêche d'ouvrir les yeux. Amanché de même, ça va mal pour se parler. Fait qu'à la place, j'écris de la poésie.* »

Enquête sincère, règlement de comptes, lamento, rejet d'un modèle familial, *Les Murailles* prend aussi la couleur d'un constat d'échec. « *En quinze poèmes, j'ai écrit l'ordinaire, le vide. J'ai parlé des murs; les deux sortes de murs. Ceux qui s'imposent entre le Nord pis la vraie vie, pis ceux qu'on érige en*

*soi, une roche après l'autre, tout le long de la run.* »

La démarche est touchante et sincère, les descriptions souvent colorées. La langue est crue, un peu maniérée par moments dans sa façon de fétichiser l'oralité, et cela s'inscrit, on le comprend, dans le sillage de la démarche poétique de l'auteure.

Mais la progression dramatique du roman, un certain manque de rythme et une finale en queue de poisson nous donnent l'impression que cette exploration d'une relation père-fille empoisonnée n'exploite peut-être pas toutes les ressources du genre. Et notamment sa capacité de pervertir le réel. Un peu trop sage.

Collaborateur  
Le Devoir

## LES MURAILLES

Érika Soucy  
VLB éditeur  
Montréal, 2016, 160 pages



RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL NO DE SEMAINES

▼ Romans québécois

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL NO DE SEMAINES
1	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descende aux...	Anne Robillard/Wellan -1/1
2	Les hautes montagnes du Portugal	Yann Martel/KYZ 1/3
3	Souvenirs d'autrefois • Tome 2 1918	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis 3/3
4	Naufrage	Biz/Leméac 2/5
5	Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!	Amélie Dubois/Les Éditeurs réunis 7/15
6	Ceux qui restent	Marie Laberge/Québec Amérique 4/16
7	Le passé recomposé	Micheline Duff/Québec Amérique 5/5
8	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles 6/9
9	Baiser • Tome 3 La belle et les bêtes	Marie Gray/Guy Saint-Jean 8/6
10	Faims	Patrick Senécal/Alire -1

▼ Romans étrangers

1	L'horizon à Fenvers	Marc Levy/Robert Laffont 1/2
2	Désaxé	Lars Kepler/Actes Sud 5/2
3	City on fire	Garth Risk Hallberg/Plon 2/6
4	Invisible	James Patterson   David Ellis/Archipel 4/3
5	Les enquêtes du département V • Tome 6...	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel 3/7
6	Before • Tome 1 L'origine	Anna Todd/Homme 6/4
7	The Women's murder club • Tome 13 13e...	James Patterson   Maxine Paetro/Lattès 9/5
8	En ville	Deon Meyer/Seuil 8/2
9	Millénium • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	David Lagercrantz/Actes Sud 7/25
10	Une autre vie	S. J. Watson/Sonatine éditions -1

▼ Essais québécois

1	L'impossible dialogue. Sciences et religions	Yves Gingras/Boréal 5/2
2	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse 2/19
3	Manifeste des femmes. Pour passer de la...	Lise Payette/Québec Amérique 1/7
4	Trouve-toi une vie. Chroniques et sautes...	Fabien Cloutier/Lux -1
5	Treize verbes pour vivre	Marie Laberge/Québec Amérique 4/16
6	Rhapsodie québécoise. Itinéraire d'un enfant de...	Alkos Verbovczy/Boréal 3/5
7	La médiocratie	Alain Deneault/Lux -1
8	Jeux d'enfants? L'heure juste sur l'intimidation	Stéphanie Deslauriers/Stanké 7/2
9	Maudit hiver. Toutes les raisons de ne pas l'aimer	Alain Dubuc/La Presse 8/3
10	Les baromètres humains	Gilles Brien   Wilhelm Pellenmans/Québec-Livres -1

▼ Essais étrangers

1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard 1/5
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel -1
3	La laïcité au quotidien. Guide pratique	Régis Debray   Didier Lesch/Gallimard 7/2
4	Anonymous. Hacker, activiste, faussaire...	Gabriella Coleman/Lux 5/4
5	Je dirai malgré tout que cette vie fut belle	Jean d'Ormesson/Gallimard 2/5
6	Une colère noire. Lettre à mon fils	Ta-Nehisi Coates/Autrement 10/2
7	La bulle du carbone	Jeff Rubin/Hurtubise -1
8	Sable mouvant. Fragments de ma vie	Henning Mankell/Seuil -1
9	Sonnez, merveilleux!	Kent Nagano   Inge Kloegfer   Isabelle Gabolde/Boréal 6/13
10	La pipe d'Oppen	Paul Auster/Actes Sud -1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## Relations

CÉLÈBRE SON 75<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE!

Dans la foulée du numéro de la revue *Relations*  
« *L'amour du monde – socle de toute résistance* »  
(n° 782, février 2016)

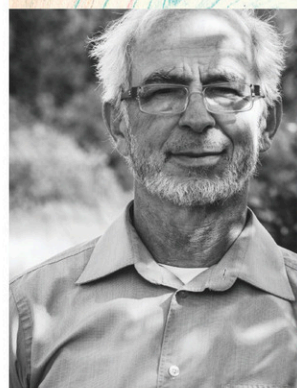
CONFÉRENCE DE JEAN BÉDARD  
SUR L'AMOUR DU MONDE

suivie de la lecture du manifeste *Matshimashka!* / *Résiste!*  
par Joséphine Bacon et Laure Morali

LE LUNDI 7 MARS 2016, 19 H 30

À L'UQAM

Pavillon des sciences de la gestion, salle R-M130 (niveau métro)  
315, rue Sainte-Catherine Est, Montréal



Écrivain, philosophe et cofondateur de la ferme SageTerre, Jean Bédard nous parlera du premier des trois thèmes du 75<sup>e</sup> anniversaire de *Relations* (l'amour du monde, la résistance et la création). Il a publié, entre autres, *Marguerite Porète, l'inspiration de Maître Eckhart* (VLB, 2012), *Le chant de la terre innue* (VLB, 2014), *Le pouvoir ou la vie* (Fides, 2008) et *L'écologie de la conscience* (Liberté, 2013).

Contribution suggérée: 5\$ Aucune réservation nécessaire

RENSEIGNEMENTS: Agusti Nicolau: 514-387-2541, poste 241  
ou: anicolau@cjfq.ca www.revuerelations.qc.ca

Canada

## LITTÉRATURE

ROMAN ÉTRANGER

## Une société au bord de l'éclatement

Pascale Kramer propose un huis clos familial soumis au chaos d'un monde à la dérive

LISE GAUVIN

Un père observe sa fille et son petit-fils à distance dans un train en direction de Paris, alors qu'il lui est possible de les apercevoir sans être vu, puisqu'ils sont placés aux deux extrémités du même wagon. Telle est la scène initiale du roman de Pascale Kramer, roman qui, dès les premières pages, met en place les principaux protagonistes du livre à venir et oriente le lecteur vers des relations familiales à haute tension. Ce que déjà le titre, *Autopsie d'un père*, laissait deviner.

A cette différence près que l'ouverture présente le point de vue du père lui-même, Gabriel, dont on apprend qu'il a été victime d'un lynchage médiatique. Avec un art consommé, Pascale Kramer, romancière suisse vivant en France dont l'œuvre a déjà été couronnée de prix prestigieux, installe les éléments de son récit et crée l'attente de la suite.

Après ce premier chapitre en forme de prologue, un coup de théâtre fait basculer l'intrigue vers le point de vue de la fille, Ania. Celle-ci tente de remonter le temps et de comprendre les raisons qui l'ont poussée à s'éloigner de ce père pourtant aimé et devenu veuf trop tôt. Ainsi s'établit un huis clos entre Ania, son fils Théo, le père de celui-ci, Novak, d'origine serbe, et Clara, la deuxième épouse de Gabriel, dont l'apparence parfaite et les comportements toujours à propos forment une sorte de portrait inversé d'Ania. Quant au couple de gardiens de la propriété familiale, son rôle, tel celui du chœur antique, est de commenter les faits.

D'entrée de jeu, le lecteur apprend les événements qui constituent la trame du récit: le suicide du père, le lendemain de la visite de sa fille à la maison de campagne, sa déchéance sociale et la réprobation générale qu'il avait dû affronter, après avoir déclaré, à propos du meurtre d'un sans-

papers comorien par deux jeunes Français: «*La mort de cet homme me concerne moins que le sort de ces deux jeunes qui sont ici chez eux.*»

Ce journaliste de gauche, historien de formation, avait alors été démis de ses fonctions comme chroniqueur à la radio. Ce qui l'avait amené à conclure, en forme de demi-boutade, que

ses paroles «*avaient offert aux hypocrites et aux naïfs un moment d'unanimité à bon compte.*»

Qui était vraiment Gabriel? Par quel cheminement en était-il arrivé à la phrase incriminante et scandaleuse? Que voulait-il signifier au juste par là? Jusqu'à quel point était-il conscient de ses dires? C'est ce que tente d'éclairer, à tour de rôle, les personnages du récit, chacun y ajoutant sa propre interprétation et ses réactions.

Suivent un ensemble de révélations, d'aveux implicites et de confidences sous le regard interrogateur d'Ania, la fille. A l'occasion des démarches liées à l'organisation des funérailles çours, culpabilité, colère, tendresse, incompréhension se bousculent chez les uns et les autres. Le talent de la romancière est de nous mener vers l'intériorité des êtres à partir de situations concrètes, par touches d'autant plus efficaces qu'elles ne s'accompagnent d'aucun jugement. Ainsi de l'enfant Théo qui apprend peu à peu à composer avec la souffrance humaine.

Portrait d'une société au bord de l'éclatement, ce roman emprunte à la tragédie classique ses personnages embarqués dans un destin qui leur échappe. Dans cette autopsie d'un monde reconnaissable, la gravité du propos ne le cède en rien au plaisir du texte.

Collaboratrice  
Le Devoir

**AUTOPSIE D'UN PÈRE**  
Pascale Kramer  
Flammarion  
Paris, 2016, 173 pages

## La géographie mentale d'Echenoz

Envoyée spéciale est un polar enjoué, sans complexe et totalement libéré de la véracité

GUYLAINE MASSOUTRE

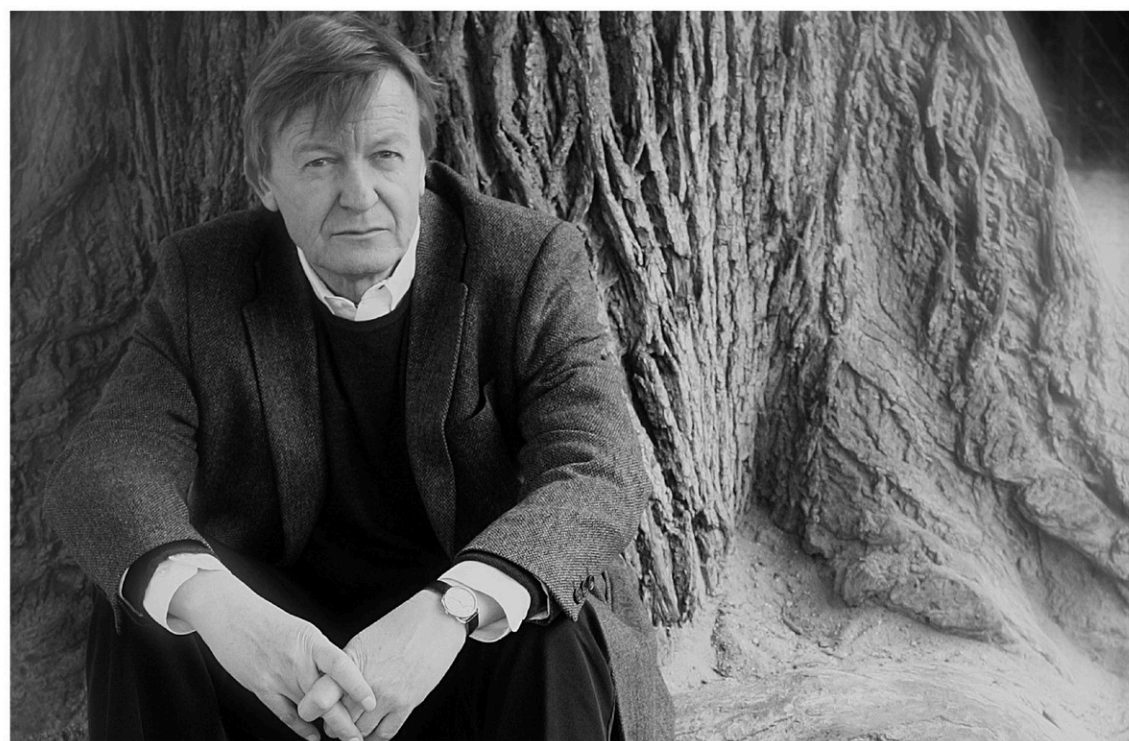
De Jean Echenoz, auteur de 17 romans, on pourrait dire qu'il s'enfoncé dans le réel comme on s'engage en forêt: en désirant s'y engouffrer pour explorer ses mystères. Echenoz est un admirateur du monde, sans être un contemplateur; au contraire, tout l'intéresse, surtout le détail, toutes les petites trouvailles de l'environnement. Pourquoi cette brindille, tiens un drôle de feuillet, ah! un bruit, est-ce mon pied craquant une coquille de noix ou une voix de la terre qui me retient? Un indice, une mine antipersonnel, une divine surprise?

Vous l'aurez compris, un livre d'Echenoz est une gymnastique mentale. Ouvrez cet *Envoyée spéciale*. Acceptez d'être désorientés. De suivre Constance, du cimetière de Passy, où elle est enlevée par deux individus louches, à Pyongyang, en Corée du Nord. Vous serez happés par d'incroyables détails d'enquête, un œil rivé sur Lou Tausk, l'épais mari de Constance, et sur les piètres individus qui chauffent la prisonnière en Creuse, dans une région de grands bois. Puis, vous la suivrez expédiée en mission secrète dans un pays inaccessible par excellence.

*Envoyée spéciale* est spécial. Polar à la manière d'un Ian Fleming, d'un John Le Carré, amour pur du genre, où s'accumulent les petites combines et les magouillages, de la demande de rançon au gros plan torride, avec scène de découpage à vif et fuite en avant. Pourquoi est-ce si drôle, tout cette bêtise sur pied? Lou Tausk est bien ébété, la phalange qu'il a reçue l'encombre; il l'a congelée, à tout hasard. En attendant, l'auteur omniscient se charge de narrer le menu quotidien, surtout Constance, bientôt «*faite à point*».

Forces majeures

Qu'est-ce qu'un polar? Prenons Echenoz. Il pratique un genre de fantaisie, plein de prétextes et de logique à tiroirs. Sans psychologie. Acrobatique. Incongru. Flaubertien versant dans l'idiotie absurde et la pataphysique. *Envoyée spéciale* cousine avec les romans d'Eric Chevillard, moins ses jeux de mots, moins



ROLLAND ALLARD MINUIT

Jean Echenoz est un admirateur du monde, sans être un contemplateur.

potache (encore que Objat l'espion, Pognel le malfrat ou Lessertisseur ne sont pas servis dans la fine dentelle), mais aussi désopilant.

Dans la tradition de Minuit, Echenoz, né en 1947, et Chevillard, né 1964, ont hérité de Jérôme Lindon, qu'Echenoz a honoré d'un livre à sa mort, en 2001. Comment oublier

**Echenoz pratique un genre de fantaisie, plein de prétextes et de logique à tiroirs. Sans psychologie. Acrobatique. Incongru.**

que ce maître en édition résista courageusement contre la guerre d'Algérie? Qu'il édita deux Prix Nobel de littérature, Beckett et Simon, et un Nobel de la paix, Wiesel? Cette tradition de liberté nous vaut Echenoz et Chevillard.

Dans *Envoyée spéciale*, on suit les phrases et les pas de dilettantes; on y constate le déséquilibre entre la petitesse humaine et l'immensité de son terrain de jeu; on se perd dans un labyrinthe de sentiers, mi-réels mi-culturels, sans jamais céder sur l'aventure, engagée à fond. On s'étonnera, on se questionnera, on rira des fausses réponses et des pourquoi pas.

Voici à quoi ressemble cette écriture minutieuse, obsédée

par le côté concret des choses. La conscience latente du désordre ambiant fait jaillir la fiction, qui rachète, par sa rigueur de construction, le bric-à-brac humain. Voici forcé l'inéluctable poids des choses, et nos hommes de Cro-Magnon déboulent dans la comédie. Car nos héros — un compositeur, un avocat véreux, une coiffeuse tatouée, un vendeur d'électroménagers, un général, un suppôt de Kim Jong-un, entre autres — sont des crapules nées du matin, embryons mal dégrossis, dénués de

cogito et lents à la détente, médiocres pousses pleines d'humus: voyez comment Echenoz s'amuse avec la syntaxe pour les remuer. Du côté des personnages, il y a de l'être-là, du primitif, tantôt débrouillard tantôt penaud. On constate vite leur inconsistance, une perte à la manière de Perec. Mais pas de rébus. Du côté du lecteur, on est réveillés, invités à développer notre curiosité face aux petits trafics de l'inconscient. Du côté de l'écrivain, c'est un rafiostolage qui place l'observateur devant l'opacité du réel, avec l'énergie existentialiste et la puissance surréaliste, qui consiste à faire quelque chose avec ce qui n'était rien.

Echenoz, lors d'un entretien pour *Le Devoir*, évoquait ses aller-retour entre Paris et le Limousin, où se trouve la Creuse. Il prend le temps de rêver, d'observer les lieux, les paysages, les noms propres, les gens. Il convoque ainsi son ami Pierre Michon dans son livre (Constance est prisonnière dans son village!). Et des contrastes, il crée un détachement d'où tirer un feu d'artifice. Comment, d'un coup de rêve, d'histoire ancienne et récente, on se retrouve en Corée du Nord avec Constance, devenue taupe après que le tube *Excessif* de Tausk y a fait un tabac, c'est un clin d'œil aux lieux communs retournés comme une manche: l'imaginaire d'Echenoz en est miné.

Lire de la littérature, c'est aussi s'amuser. Pratiquer l'insolence. Cesser de voir l'actualité comme déterminée et accablante. «*Écrire est une activité amoureuse, pas un métier*», nous avait-il déclaré. Résultat, ce sont ces 300 pages d'antidote formidable à l'ennui. Une écriture amoureuse, dont la modestie de l'auteur, souvent primé, recèle un grand métier.

Collaboratrice  
Le Devoir

**ENVOYÉE SPÉCIALE**  
Jean Echenoz  
Minuit  
Paris, 2016, 313 pages

## TÉNÉBRES

SUITE DE LA PAGE F 1

en 2010, *Désirer*, qui conjugait Charles Dickens et un enfant aborigène adopté par John Franklin (à l'époque gouverneur de la Tasmanie) et sa femme au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

*La route étroite vers le Nord lointain* s'inspire directement de l'expérience du père de l'auteur, mort centenaire, et qu'on retrouve ici sous les traits de Dorrigo Evans, un jeune médecin australien, amoureux d'une femme mariée à son oncle, Amy, avec qui il partageait un amour de la poésie et des après-midi torrides. Pourtant lui-même sur le point de se fiancer avec une fille de bonne famille, il va s'engager dans l'armée en 1941. Quelques mois plus tard, après des détours au Moyen-Orient et en Asie du Sud-Est, lui et sa division seront faits prisonniers par les Japonais.

À titre de médecin et d'officier, Rodrigo a la vie plus facile que la plupart de ses compatriotes. Mais il est en première ligne de l'horreur, affrontant les amputations, le paludisme, la dysenterie ambiante, l'épuise-

**C'est un grand roman à l'écriture magistrale, où la poésie perce à chacune des pages**

ment, la malnutrition, les violences de leurs bourreaux et tous leurs effets. La mort, multiple et quotidienne.

Le titre du roman est plaqué sur celui du célèbre récit de voyage de Basho, poète du XVII<sup>e</sup> siècle et maître du haïku. Un colonel japonais adepte de la décapitation, discutant en esthète avec le major du camp, Nakamura, estimait qu'il résumait en un seul livre tout le «*génie*» de l'âme japonaise.

Mais Amy le croyait mort. Il l'a lui aussi cru morte. La fin de

la guerre ne va pas forcément la réunir. Après la guerre, jeté dans le tourbillon de la vie (sa femme, ses enfants, ses maîtresses, son travail), l'homme n'arrivera jamais à s'expliquer pourquoi il était devenu «*le*

*symbole officiel d'une époque et d'une tragédie [...]. Un objet de vénération, d'hagiographie, d'adulation.*»

Et pour Rodrigo, la guerre aura peut-être été en réalité, de manière terrible, la période la plus vivante de son existence: «*C'est la vie quotidienne qui nous abîme.*»

Que des herbes folles

Grand roman à l'écriture magistrale, où la poésie perce à chacune des pages, *La route étroite vers le Nord lointain* est aussi un voyage au bout de la nuit des passions humaines. Un spectacle dont l'auteur refuse de détourner son regard, nous livrant tour à tour le détail des atrocités, des souffrances et des

trahisons intimes. Il le fait, surtout, avec une absence de manichéisme, comme lorsqu'il évoque les dernières heures d'un condamné à mort après la guerre, ou les doutes du major Nakamura, amateur de poésie et des méthamphétamines fournies par l'armée, de son errance dans Tokyo détruite jusqu'à ses vieux jours hantés par la guerre, accroché à un poème.

Richard Flanagan dissèque la froideur d'un homme, ses infidélités comme ses constances, à l'aube d'une seule vérité, dirait-on: «*Les sentiments d'un homme ne sont pas toujours à la hauteur de ce qu'est la vie. Parfois ils ne sont pas à la hauteur de grand-chose.*» Une exploration des zones d'ombres de l'humanité, subtile et poétique. À la manière d'un haïku.

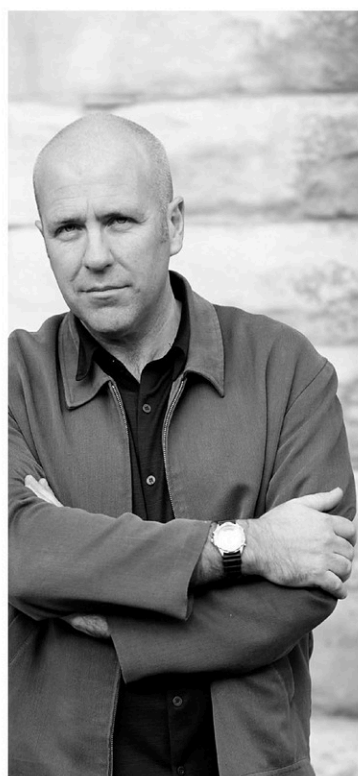
Après la guerre, la voie ferrée sera démantelée. Et puis très vite la nature va reprendre possession de la Ligne — de cette «*longueur sans largeur*», dirait Euclide. «*À la fin il ne resta plus*

*que la chaleur, les nuages, les insectes, les oiseaux, une faune et une flore ignorantes et indifférentes. L'homme n'est qu'une créature parmi beaucoup d'autres, toutes aspirent à vivre, et la forme de vie la plus noble est la liberté: pour un homme d'être un homme, pour un nuage d'être un nuage, pour un bambou d'être un bambou. Des rêves d'empire et des morts ne restaient que des herbes folles.*»

De quoi faire résonner ce fragment d'Issa (1763-1828), cet autre maître du haïku: «*Ce monde de rosée n'est qu'un monde de rosée — et pourtant.*» Et pourtant.

Collaborateur  
Le Devoir

**LA ROUTE ÉTROITE VERS LE NORD LOINTAIN**  
Richard Flanagan  
Traduit de l'anglais (Australie) par France Camus-Pichon  
Actes Sud  
Paris, 2016, 432 pages



COLIN MACDOUGALL

Richard Flanagan

## NOIR

SUITE DE LA PAGE F 1

Comment dans un monde où ses frères étaient menacés ceux-ci ont-ils appris à adopter des dégainés où ils miment les rois afin de se protéger au moins grâce à une image?

C'est le récit d'une enfance tendue qui explique un monde d'adultes déçus. «*Très loin, au-delà du firmament, après la ceinture d'astéroïdes, il y avait un autre monde, où les enfants ne craignaient pas constamment pour leur corps. Je le savais, car il y avait chez moi, dans le salon,*

*un grand écran de télévision.*»

Comment échapper à cela? L'école, loin d'être un instrument de liberté, mène au sommeil. «*Je sentais que l'école nous cachait quelque chose, nous endormait avec une fausse moralité pour nous rendre aveugles et nous empêcher de poser cette question qui n'a rien d'exagéré: pourquoi le libre arbitre et la liberté spirituelle ont-ils pour revers l'agression qu'on fait subir à nos corps? Lorsque nos aînés nous parlaient de l'école, ils ne nous la présentaient pas comme un lieu d'apprentissage fondamental, mais comme un moyen d'échapper à la mort et à l'emprisonnement.*»

Oui, plus de 60% des jeunes noirs qui abandonnent l'école finissent en prison. «*Quand j'étais jeune, personne n'aurait osé dire franchement que l'école était faite pour sanctifier l'échec et la destruction.*» L'expérience de l'école est ici vécue comme une tentative d'oblitération de la réalité violente du racisme. Celle des violences policières répétées par exemple.

Voie de sortie

Ta-Nehisi Coates remet en cause une vision sublimée de la lutte des Noirs. Tous les ans, au mois de février, mois du Mouvement des droits civiques, Mois de l'histoire des Noirs

chez nous, il s'est fait chanter la grandeur des marches pour la liberté. «*Le mois ne pouvait pas s'écouler sans qu'on nous montre une série de films consacrés à la gloire d'être tabassé devant une caméra. Les Noirs, dans ces films, donnaient l'impression d'aimer les pires choses de la vie — les chiens qui mordaient leurs enfants, les gaz lacrymogènes qui asphyxiaient leurs poumons, les lances à incendie qui déchiraient leurs vêtements et les faisaient s'écrouler dans la rue.*» Pourquoi ses héros devaient-ils tous être non violents? «*J'ai commencé à comprendre qu'il me faudrait bien plus qu'une collection d'idoles nationales*

*pour être vraiment libre.*»

La voie de sortie, ce sera en partie, pour lui, l'appropriation d'une culture par la lecture. Frantz Fanon, Toni Morrison, Zora Neale Hurston, Frederick Douglass. Il assume un rapport de lutte inspiré par l'œuvre de Malcolm X. Il a lu et a écrit, sans jamais oublier qu'à rêver on oublie parfois de se battre face à l'humanité, face à ce qu'elle a de plus effrayant. «*Le Rêve, c'est cette mauvaise habitude qui met la planète en danger, cette mauvaise habitude qui entasse nos corps dans des prisons et des ghettos.*» L'écrivain a annoncé qu'il voterait pour Bernie San-

ders plutôt qu'Hillary Clinton.

Ta-Nehisi Coates n'est pas le premier à parler de la condition noire. Mais il le fait avec un remarquable doigté et une écriture bien à lui qui ajoute à la puissance de son propos.

C'est une lettre à son fils américain, si on veut. Mais surtout une lettre adressée à l'humanité. Et il n'y a rien d'exagéré dans ce que j'écris là.

Le Devoir

**UNE COLÈRE NOIRE**  
LÉTRE À MON FILS  
Ta-Nehisi Coates  
Éditions Autrement  
Paris, 2016, 202 pages

## LIVRES

## Nous sommes tous des sauvages

Mais certains le sont plus que d'autres...

LOUIS  
HAMELIN

**L**e *revenant*, dernière production hollywoodienne d'Alejandro González Iñárritu, se verra fort probablement couvert d'Oscar dimanche soir. Curieusement, lors de la brève controverse déclenchée par Roy Dupuis critiquant l'image des trappeurs canadiens-français véhiculée par le film, personne ne semble avoir songé à aller interroger le roman qui a inspiré le projet. Pourtant, on peut supposer que la matière première langagière a fait l'objet de recherches historiques plus fouillées que le simple travail consistant à faire passer une histoire d'un médium à un autre.

Michael Punke, à la page « remerciements » de son roman, parle d'une « centaine de lectures éprouvantes ». Mark L. Smith, coscénariste du film avec Iñárritu, dans les entrevues disponibles sur Internet, ne pointe, quant à lui, vers aucune recherche historique précise et confie n'avoir conservé, du livre, que l'attaque du grizzly et l'abandon du héros. Tout le reste, a-t-il reconnu sur *craveonline.ca*, « *we came up with it* » (traduction : nous l'avons inventé).

J'évoquais une brève controverse. Les amis à qui j'ai parlé de la sortie publique de Dupuis haussaient les épaules d'un air entendu : les trappeurs francos et métis aventurés dans l'Ouest à cette époque, faisaient-ils valoir, n'ont probablement pas tous été des anges, pas vrai ? Alors...

Pas tous des anges, sans doute. Mais de là à travestir le fameux Toussaint Charbonneau, qui a guidé l'expédition de Lewis et Clark au-delà des Rocheuses, l'époux de la légendaire Sacagawea, en tueur de bons Indiens et brutal violeur de captives sauvagesses réduites à l'état d'esclaves sexuelles ? Sans doute, les scénaristes ont pris la précaution d'amputer le coloré personnage de son patronyme, mais c'est un peu comme si, dans un film sur les rébellions de 1837-1838, on appelait un des chefs du parti patriote Louis-Joseph sans jamais mentionner son

20TH CENTURY FOX  
Quand Roy Dupuis a critiqué l'image des trappeurs canadiens-français dans *Le revenant*, personne n'est allé interroger le roman.

nom de famille : le référent historique demeure limpide.

Nous savions déjà, grâce à l'historien Denis Vaugeois, que ce Charbonneau avait tout du bon vivant, un grand cou-railleux épanoui au contact de ces sociétés amérindiennes dont la notoire permissivité sexuelle gênait tant les chroniqueurs de la Découverte. Aujourd'hui que quelques mots déplacés peuvent être qualifiés d'agression sexuelle, on ne sera pas surpris de voir le Toussaint en question revu et corrigé par la morale du troisième millénaire, devenir suspect, un prédateur...

## Made in Hollywood

Mais la morale sexuelle, changeante et relative, est une chose. C'en est une autre de pendre haut et court, sans la moindre explication, pour le simple plaisir de la chose apparemment, un autochtone, et qui plus est un Pawnee, membre d'une nation qui, dans la vraie histoire (l'histoire historique, si vous préférez), était l'alliée des Français... C'est surtout cette scène, en apparence gratuite, décrivant un acte de cruauté totalement

inutile, qui passe un peu de travers dans *Le revenant* d'Iñárritu. En fait, il y a bien une justification à ce cynique lynchage commis par des trappeurs canadiens-français, et elle tient tout entière dans le macabre écriteau accroché au cou du pendu et qui dit : « *On est tous des sauvages* ». Même pas besoin de sous-titres : l'inscription est en français.

Avec ce « *on est tous des sauvages* » où le mot « sauvage » se voit ramené à son sens le plus péjoratif et sanguinolent, c'est toute l'actuelle réécriture (à la fois redécouverte et réexamen) de l'histoire des rapports des descendants de la Nouvelle-France avec les Premières Nations, voire l'œuvre visionnaire de Champlain lui-même, qui sont renversées par une imagerie nationale dominante, pour les besoins d'une intrigue de film de cow-boy.

Sont-ce donc là les traces que nos ancêtres ont laissées aujourd'hui droit nos voisins étasuniens qui têtent leurs abrégés d'histoire au Grand Récit *made in Hollywood* ? C'est peut-être le cas pour un Mexicain parachuté

chez les *majors* et un scénariste de 19 ans (!) né à New York, mais cette sombre vision, apparemment, n'est pas partagée par tout le monde.

Prenez Michael Punke. L'auteur de *Revenant* a grandi dans le Wyoming, vécu au Montana. Hormis le Glass incarné à l'écran par DiCaprio, on pourrait presque dire que les vrais héros de son roman sont les voyageurs (mot écrit en français dans la version originale). « *Il était émerveillé par leurs récits : Indiens sauvages, gibier abondant, plaines infinies et montagnes majestueuses.* »

Pour assouvir sa vengeance, le Glass du livre, contrairement à son alter ego de l'écran, se joint à une expédition de voyageurs dont la mission est de pactiser avec les tribus Mandans du Haut-Missouri. Ses compagnons de route d'eau s'appellent Langevin, Emmanuel et Louis Cattoire, Macdonald (un Écossais) et l'interprète, Toussaint Charbonneau, à qui la plume de Punke confère une indéniable stature historique. Les voyageurs aiment rire et chanter, soignent « *tendrement* » leur grand canot d'écorce, calculent les distances en pipes fumées. L'un a une femme sioux, un autre va aux putes, et tous, Français et Anglo-Saxons mêlés, s'unissent pour combattre les féroces Arikaras.

« *Ses compagnons payaient au rythme remarquable de soixante coups par minute, avec une régularité de bonne montre suisse.* »

J'ignore jusqu'à quel point Punke a flirté avec une certaine imagerie d'Épinal de l'épopée française de la fourrure. Je sais seulement que dans son ouvrage solidement documenté, on est loin de la grossière caricature du cinéma.

Visuellement parlant, le film est superbe. Là n'est pas le problème. Si possible, lisez le livre, puis amusez-vous à repérer ce qui, dans la version de l'histoire qu'Hollywood s'approprié à couronner, relève de l'idéologie et des raccourcis narratifs liés aux nécessités de l'intrigue.

Mon Oscar personnel va à Roy Dupuis.

## LE REVENANT

Michael Punke  
Traduit de l'américain  
par Jacques Martinache  
Presses de la Cité  
Paris, 2014, 352 pages



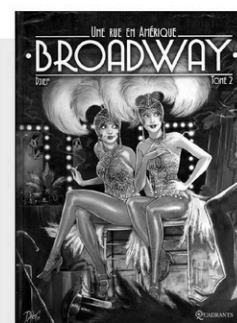
POLAR

## ON NE RÉVEILLE PAS UN CHIEN ENDORMI

Ian Rankin  
Traduit de l'anglais  
par Freddy Michalski  
Éditions du Masque  
Paris, 2015, 429 pages

John Rebus est décidément increvable : après un passage aux « cold cases » (affaires non résolues) en sortant de sa retraite prématurée, voilà qu'on l'a réintégré à la Brigade criminelle. Il n'a pu retrouver son poste d'inspecteur et travaille comme sergent sous les ordres de Siobhan Clarke... ce qui ne semble pas lui déplaire. Surtout que les deux complices sont aux prises avec une affaire qui se complexifie brusquement lorsque le ministre de la Justice est assassiné chez lui, tout près du site d'un accident suspect qui les avait menés dans le coin. Grâce à la confiance que lui accorde toujours Siobhan, Rebus réussit à établir des liens étranges dans cette histoire malgré la suffisance de ses nouveaux confrères. Et, comme si ça ne suffisait pas, voilà en plus que Malcom Fox se penche sur un dossier remontant à plus d'un quart de siècle impliquant des falsifications de preuves commises par d'anciens collègues de Rebus : le voilà pris entre deux feux. Tellement que Rebus n'aura d'autre solution que de faire confiance à Fox pour faire la lumière sur les agissements de ses anciens amis. Ajoutez à cela une affaire de pouvoir, un réseau de trafiquants de drogue, une vieille histoire d'amour, le cadavre d'un ancien indien retrouvé dans un canal et même la naissance d'une amitié improbable. Le tout sur fond de référendum sur l'indépendance de l'Écosse avec un « méchant » de chaque côté. Non, John Rebus n'a pas fini de nous étonner...

Michel Béclair



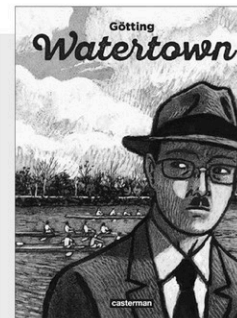
BANDE DESSINÉE

## BROADWAY

TOME II  
Djief  
Quadrants  
Toulon, 2016, 48 pages

C'est joli, mais un peu imparfait, avec ses moments forts et ses instants un peu plus creux, à l'image finalement d'une revue de music-hall livrée dans un théâtre de Broadway, cette « rue en Amérique » dont le bédésiste Jean-François Bergeron — Djief, de son nom d'artiste — termine ici l'exploration avec le tome II de sa série en deux actes. Les frères George et Lenny sont encore là, pris avec le Chapman's Paradise, cabaret qu'ils doivent remettre sur les rails après un tragique accident de scène qui a fait la manchette et a terni la réputation de l'institution. On est dans les Années folles. Leur aventure, avec Fanny et Michelle, filles naïves de leur état, jeux de coulisses et coups bas entre propriétaires de théâtres pour rafler la mise, est élégamment tracée par Djief, côté dessin. Hic, le scénario perd toutefois son rythme et son tempo, par à-coups, dans la diversité d'intrigues qu'il cherche à exposer. C'est un peu dommage, mais pas assez toutefois pour inciter le lecteur à sortir à l'entracte.

Fabien Deglise



BANDE DESSINÉE

## WATERTOWN

Jean-Claude Götting  
Casterman  
Bruxelles, 2016, 90 pages

Il faut toujours un peu se méfier des histoires de vie que l'on fabule sur les autres, en laissant les apparences et les préjugés nous trahir. *Watertown*, c'est un peu ça, mais surtout le récit d'une obsession, celle que Philip Whiting, employé ordinaire chez Barney & Putnam, va développer autour de Maggie, la fille de la boulangerie qui quitte son emploi la veille de la mort de son patron. Mystérieusement, selon lui. Tout est là pour nourrir des doutes et des apparences accablantes que Jean-Claude Götting, avec son dessin plein de poésie posé sur un texte à la mécanique subtile, confronte, et déstabilise méthodiquement pour mieux montrer la plus fragilité des vérités. On est dans l'univers graphique de la Nouvelle-Angleterre des chapeaux de feutre et des Ford Sedan. Et l'on y est bien.

Fabien Deglise

POLAR

## Corruptions en tous genres

Le pourfendeur des mafieux romains, Giancarlo De Cataldo, frappe un grand coup

MICHEL BÉLAIR

**L**e juge Giancarlo De Cataldo est un personnage fascinant. Devenu auteur célèbre avec *Romanzo criminale* publié en 2006 chez Métailié, on lui reproche depuis son premier roman (non traduit en français) son statut d'initié étant donné qu'il siège toujours comme conseiller à la Cour d'assises ; il nourrirait ainsi son œuvre romanesque des enquêtes qu'il mène...

La critique française a plutôt vu en lui un héritier de Balzac puisqu'il raconte « une inépuisable comédie criminelle italienne », selon les mots choisis par *Le Monde*. *Suburra* — paru en 2013 en Italie, à la toute fin de l'ère Berlusconi — s'impose du moins comme une dénonciation virulente et fouillée de la corruption qui sévissait alors dans l'administration italienne, et plus précisément romaine. Avocats, banquiers, politiciens et policiers, fonctionnaires et mafieux de tous clans, trafiquants en tous genres, tout le monde y passe.

Pour faire taire ses détracteurs et éviter les conflits d'intérêts tout autant que pour avoir accès à des sous-couches de réalité et à des informateurs connotés plutôt louches, De Cataldo s'est associé ici au journaliste d'enquête Carlo Bonini. Ils partagent tous deux la même passion pour la justice et pour les dossiers

étouffés. Le résultat de leur collaboration est pour le moins spectaculaire ; surtout que l'histoire qu'ils racontent ici colle dans ses grandes lignes — quel hasard ! — à un immense procès pour corruption qui vient de s'ouvrir à Rome en début d'année.

## Intrigue complexe

Le livre n'a pourtant rien du documentaire, même si la précision et la quantité des dossiers de corruption sur lesquels il s'appuie sont ahurissantes. Bien au contraire, le lecteur sera tout de suite séduit par son style alerte et passionné tout comme par une intrigue aux ramifications complexes qu'il est inutile de tenter de résumer... à tel point qu'il faudra se référer, pour s'y retrouver, à l'impressionnante liste de personnages et différents clans publiée au tout début du livre. Soyez prévenus : la somme de violence et de bassesses diverses qu'on lira dans ce gros livre est tout simplement incommensurable.

Seul tout petit bémol : certains aspects de la traduction de Serge Quadruppani. Lui qui nous a fait connaître le suave dialecte sicilien des personnages d'Andrea Camilleri tente ici de rendre la multitude des patois et des accents italiens des nombreux protagonistes ; mais il choisit à certains moments de le faire en multipliant les

argots français, ce qui n'est pas toujours heureux. Le plus souvent, il réussit toutefois à insuffler un rythme et une couleur locale aux mots et aux tournures qui sont assez remarquables.

Bonne nouvelle pour les lecteurs... et beaucoup moins pour les mafieux en tous genres : *Suburra* n'est que le premier tome d'une trilogie à quatre mains — le deuxième, *La nuit de Rome*, venant de sortir en italien. Carlo Bonini continue à enquêter et le magistrat De Cataldo n'a surtout pas l'intention de mettre fin à l'une ou l'autre de ses deux carrières. Ce conteur

d'histoires réalistes, comme il se définit lui-même, a plutôt comme projet de continuer à « *brosser une fresque historique, une comédie humaine* », comme il le disait en entrevue au *Monde*. Le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est bien parti !

Collaborateur  
Le Devoir

## SUBURRA

Carlo Bonini  
et Giancarlo De Cataldo  
Traduit de l'italien  
par Serge Quadruppani  
Métailié, Noir  
Paris 2016, 480 pages

**Djemila Benhabib**

**APRÈS CHARLIE**

Laïques de tous les pays, mobilisez-vous !

SEPTENTRION.QC.CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

ENTRETIEN AVEC  
**JOËL POURBAIX**

Les Éditions du Noroît ont le plaisir de vous inviter à une rencontre avec le poète Joël Pourbaix pour célébrer 30 ans de collaboration éditoriale et souligner le succès de son livre *Le mal du pays est un art oublié*, Prix du Gouverneur Général 2015.

ANIMATION : Gérald Gaudet

Le samedi 5 mars 2016,  
15h30 au Noroît  
4609, rue D'Iberville, # 202  
RSVP : 514 727-0005 ou poesie@lenoroit.com

Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts

# ESSAIS

## La science en l'absence de Dieu

L'une et l'autre n'ont rien à se dire, plaide avec vigueur l'historien Yves Gingras

LOUIS CORNELLIER



Les sciences et les religions sont-elles compatibles? Le premier réflexe de l'homme cultivé sera de répondre oui. L'histoire regorge, en effet, de religieux qui étaient aussi des scientifiques, comme Copernic et Marie-Victorin, et de scientifiques croyants, comme Newton et Galilée.

Dans son *Petit dictionnaire amoureux de la science* (Pocket, 2013), le géologue français Claude Allègre écrit même que «c'est en cherchant les lois de la nature pour se rapprocher de Dieu que la science est née en Occident» et que «les civilisations qui n'ont pas été inspirées par des préoccupations divines n'ont pas développé la science». Pas de chicane et tout va bien, donc?

Comment expliquer, alors, les condamnations par l'Église des idées de Copernic et de Galilée? La mise à l'index, pendant des siècles, d'une multitude d'ouvrages scientifiques? Le rejet passionné de tout discours religieux par nombre de nos contemporains qui se réclament de l'esprit scientifique? Force est de constater qu'existe bel et bien un conflit entre les deux domaines. A-t-il, cela étant, raison d'être?

### Autorité et méthode

Dans *L'impossible dialogue*, un ouvrage substantiel et de haute volée, l'historien des sciences Yves Gingras entend donner raison à la thèse soutenant l'incompatibilité entre les deux domaines. Sa démonstration

se veut à la fois historique et philosophique (ou épistémologique). L'histoire, explique-t-il, nous enseigne que l'autonomisation des sciences s'est réalisée contre le vœu des institutions religieuses et la réflexion philosophique impose de reconnaître qu'un véritable dialogue entre sciences et religions est impossible. L'essai est solide et passionnant.

Il est vrai, écrit Gingras, que bien des scientifiques ont été ou sont croyants, tout comme il est vrai que bien des religieux ont été de grands scientifiques. Or, précise l'historien, il faut comprendre que «la question du conflit entre science et religion est d'abord institutionnelle et épistémologique», de même que sociopolitique. «Elle relève, continue Gingras, d'un conflit d'autorité entre des institutions aux visées différentes et non pas de la psychologie des individus et des motifs qui les poussent à entreprendre une carrière scientifique et à concilier — ou non — leur foi et leurs découvertes.»

La science repose sur le postulat du «naturalisme méthodologique» et se fixe pour seul objectif «de rendre raison des phénomènes observables par des concepts et des théories qui ne font appel à aucune cause surnaturelle». Aussi, dans cette entreprise, Dieu ne peut être considéré, selon la formule attribuée au physicien Laplace, que comme une hypothèse inutile.

L'élan d'un chercheur peut être inspiré par le désir d'expliquer une nature qu'il croit avoir été créée par Dieu, mais, à l'heure de fonder la validité d'une découverte, seuls les arguments empiriques et théoriques jugés recevables par la communauté scientifique comptent. Or, l'institution



Dans *L'impossible dialogue*, l'historien des sciences Yves Gingras entend donner raison à la thèse soutenant l'incompatibilité entre les deux domaines : la science et la religion.

religieuse accepte mal son exclusion de ce processus.

Un extrait du *Livre de Josué*, dans l'Ancien Testament, mentionne que le prophète dit au Soleil de s'arrêter. Une lecture littérale force donc à croire que c'est le Soleil qui bouge autour de la Terre, immobile. Quand Copernic et Galilée viennent scientifiquement contester ce fait, l'Église se braque. Galilée a

beau plaider qu'il faut séparer «les propositions purement naturelles, ne relevant pas de la foi», des propositions «surnaturelles qui en relèvent», il sera néanmoins condamné à la réclusion et au silence en 1633. L'Église ne reconnaîtra son erreur dans ce dossier qu'en 1992. Elle tardera, de même, à accorder quelque crédit à la théorie évolutionniste.

### Chemins parallèles

Les récits que fait Gingras de ces affaires sont captivants et laissent peu de doute quant à l'évolution historique des rapports entre les deux domaines. Avec le temps, en effet, l'Église et les religions protestantes, en Occident, perdent leur emprise sur la communauté scientifique, en voie d'autonomisation. Quand elles en ont le pouvoir, les religions

imposent leurs vues. Si, aujourd'hui, c'est d'elles que provient la demande d'un nouveau dialogue avec la science, c'est essentiellement parce que la crédibilité a changé de camp.

Or, selon Gingras, ce dialogue, notamment promu par la riche Fondation Templeton à coups de millions de subventions, n'est pas possible. Avec le frère Marie-Victorin, qui suggérait de «laisser la science et la religion s'en aller par des chemins parallèles, vers leurs buts propres», Gingras, pour les raisons méthodologiques déjà mentionnées, rejette la pertinence d'une nouvelle alliance.

L'historien se moque des physiciens qui prétendent trouver Dieu grâce à la physique quantique, du neuroscientifique Mario Beauregard qui cherche Dieu dans l'activité neuronale des carmélites, et critique les croyances religieuses intégristes qui nuisent à la science (refus d'analyser les ossements anciens) et menacent des vies (refus de la médecine moderne).

Il a raison. Faire intervenir Dieu dans la recherche scientifique est mal avisé, tout comme chercher à prouver l'existence de Dieu par la science ne rime à rien. Va, donc, pour la séparation des ordres, aussi défendue par Allègre, ce qui est autre chose qu'une guerre, toutefois. Si Gingras ne s'acharnait pas, en conclusion, à discréditer la religion, réduite à sa version intégriste, et à clamer que la science est le fin mot de l'histoire humaine, son livre serait vraiment bon.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### L'IMPOSSIBLE DIALOGUE

SCIENCES ET RELIGIONS

Yves Gingras

Boréal

Montréal, 2016, 352 pages

### BIOGRAPHIE

## Fernand Daoust, «l'intellectuel idéaliste»

André Leclerc raconte son combat syndical pour le français et l'indépendance

MICHEL LAPIERRE

En 1969, Fernand Daoust, vice-président de la Fédération des travailleurs du Québec, participe à la manifestation «McGill français», organisée par de jeunes contestataires débraillés devant l'université montréalaise qui, bien qu'elle bénéficie de subventions gouvernementales québécoises, demeure étrangère à la langue de la majorité. Un agent de police en civil lui fait un clin d'œil. Il prend l'homme grand et bien mis pour un collègue...

En rappelant que Daoust, même s'il est né en 1926 dans un milieu populaire, tranche par sa distinction naturelle sur le commun des rebelles, syndicalistes ou pas, son biographe André Leclerc, assisté de l'archiviste Marc Comby, renoue avec la verve du conteur dans *Bâtisseur de la FTQ, 1964-1993*, second tome de l'ouvrage qu'il lui consacre. De la verve, il en faut pour faire ressortir le contraste entre Daoust, «l'intellectuel idéaliste», et Louis Laberge, «le bagarreur pragmatique», qui se disputent l'âme de la FTQ.

Mais les deux chefs syndicaux ont chacun une personnalité complexe qui ne se résume guère par une formule. Lui-même syndicaliste à la FTQ, Leclerc le sait mieux que personne. Il montre que la rivalité de Daoust et de Laberge, tempérée par leur camaraderie, incarne le conflit entre le syndicalisme politisé



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Fernand Daoust

très québécois défendu par le premier et le syndicalisme d'affaires du reste de l'Amérique du Nord cher à l'autre.

Avec le temps, l'antagonisme finira par se résoudre par la conversion de Laberge, ex-mécanicien et président de la FTQ de 1964 à 1991, aux idées de Daoust, diplômé en relations industrielles, vice-président de la FTQ de 1964 à 1969, secrétaire général de

1969 à 1991 et président de 1991 à 1993, sans même que, grâce à l'ardeur imperturbable du combattant coloré, cela ne paraisse trop. Daoust lui fera comprendre que la langue française au travail et l'indépendance du Québec ont un sens capital pour les ouvriers.

Ces deux idéaux vers lesquels s'orientent le combat d'une vie sont pourtant vus comme des lubies élitistes par

les syndicalistes traditionnels qui, formés dans le moule nord-américain, les jugent contraires aux préoccupations quotidiennes des travailleurs. En les associant à l'évolution la plus concrète de la réalité syndicale, Daoust enseignera comment, puissances libératrices, ils aideront, à long terme, à mieux gagner son pain et à vivre heureux.

Dès 1965, Daoust avait insufflé un esprit nouveau au mouvement syndical en préconisant en public la collaboration entre la FTQ et la CSN, l'autre grande centrale québécoise, au lieu de la rivalité corporatiste, plus proche de la concurrence capitaliste que de la conscience sociale progressiste. Il voit dans la dure grève à l'United Aircrat (1974-1975) le tremplin de la solidarité intersyndicale et l'urgence de réclamer une loi contre les briseurs de grève.

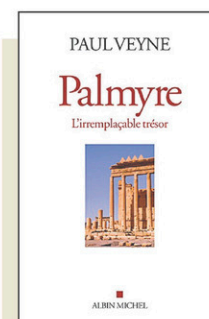
Cette loi, le gouvernement formé par le Parti québécois l'adopte en 1977, consacrant l'alliance tant favorisée par Daoust entre la FTQ et le mouvement souverainiste. La même année, la loi 101, adoptée aussi par le gouvernement péquiste, concrétisait l'objectif du syndicaliste de faire du français la langue du travail et le meilleur moyen d'intégrer les immigrants.

«Pour la langue, pour le peuple : un pays.» Voilà comment Leclerc résume la vie de Daoust. A la force des mots, rien ne manque.

Collaborateur  
Le Devoir

FERNAND DAOUST,  
TOME II  
BÂTISSSEUR DE LA FTQ,  
1964-1993

André Leclerc, avec  
la contribution de Marc Comby  
M Éditeur  
Saint-Joseph-du-Lac, 2016,  
392 pages



ESSAI

PALMYRE  
L'IRREMPLAÇABLE TRÉSOR

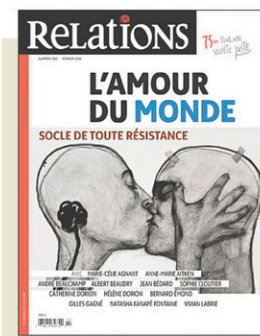
Paul Veyne

Albin Michel

Paris, 2015, 285 pages

Écrit dans l'urgence, ce petit essai du grand historien Paul Veyne rend hommage à Palmyre, cette oasis du désert syrien tombée aux mains du groupe armé Etat islamique. En moins d'un an, les «barbares» du califat ont détruit les temples, les mausolées et l'Arc de triomphe de l'ancienne cité romaine. Ils ont également mis en scène la décapitation d'une vingtaine de prisonniers dans son théâtre antique. «Malgré mon âge avancé, c'était mon devoir d'ancien professeur et d'être humain de dire ma stupéfaction devant ce saccage incompréhensible», écrit l'auteur de cet ouvrage douloureux. Palmyre était située au carrefour des routes commerciales reliant Rome à la Perse, l'Inde et la Chine. «On a beau parcourir des yeux la carte de l'Empire, on ne voit pas où aurait pu se rencontrer un plus grand nombre d'influences.» En évoquant la richesse de ce mélange, l'historien octogénaire ne peut que constater la pauvreté du repli identitaire des terroristes islamistes : «Ne vouloir connaître qu'une seule culture, la sienne, c'est se condamner à vivre sous un éteignoir.»

Dave Noël



REVUE

L'AMOUR DU MONDE  
SOCLE DE TOUTE RÉSISTANCE

Relations

Numéro 782, janvier-février 2016

Fondée en 1941, *Relations*, la revue de la gauche québécoise d'inspiration jésuite, fête cette année son 75<sup>e</sup> anniversaire. Elle s'offre une refonte graphique qui fait passer du noir au blanc de l'espoir, en couverture, et qui met encore plus en valeur les œuvres d'art, souvent magnifiques, qui ornent ses pages. Engagée dans la lutte «pour une société juste», selon sa devise, *Relations*, affirme son rédacteur en chef, Jean-Claude Ravet, veut continuer «d'incarner l'Évangile, son message de justice et de bonté ainsi que son parti pris pour les laissés-pour-compte», sans esprit d'exclusivité. Elle n'est pas seulement la revue des chrétiens de gauche, mais celle de tous les justes, opposés à «la religion capitaliste», prêts «à se placer du côté des exclus pour imaginer ensemble un monde meilleur», écrit Ravet dans un second texte enflammé. Le théologien André Beauchamp ajoute qu'«il est impérieux de tenir ensemble solidement l'amour de la Terre et l'amour des humains». Pour ces mots d'ordre essentiels, pour la chronique de Bernard Emond et pour bien d'autres choses, *Relations* est une revue précieuse, qui doit durer encore.

Louis Cornéliier

« Pour Daoust, la francisation des milieux de travail entraînera la disparition d'un des signes les plus outrageants de la domination économique »

Extrait de *Fernand Daoust, tome II*